

absolue, ne laissant aucune place à l'inquiétude, la rendait heureuse et lui permettait de respirer librement.

Mme Bressolles ne savait absolument rien des visites de son mari et de sa fille à Albert malade.

L'ex-architecte tenait à garder secret jusqu'à nouvel ordre l'amour des deux jeunes gens, et Marie n'était en aucune façon disposée à prendre sa mère pour confidente.

Valentine reprit :

—Aurons-nous du moins votre artiste, Gabriel Servet ?

—Il m'a promis de venir... répliqua Ludovic.

—A merveille... Les gens connus, les gens dont on parle, donnent du relief à ma maison, et nous manquons un peu de célébrités. Je prierai M. Servet d'amener quelques-uns de ces amis... les plus lancés... ceux dont les journaux s'occupent... Du reste, notre prochaine soirée promet d'être brillante... J'ai fait des invitations nouvelles... Nous aurons des jeunes gens très élégants et d'un chic absolu... La fleur de la gomme... Je pense que Marie sera contente...

L

—Ah ! s'écria Marie d'un ton dont on ne pouvait suspecter la franchise, je ne me soucie guère des gommeux, et je crois qu'à votre prochaine soirée je danserai beaucoup moins qu'à la précédente...

—Pourquoi donc ? demanda Valentine d'un air surpris.

—Je n'ai pas le cœur à la danse... Je trouve ces jolis messieurs prodigieusement insignifiants, quand ils ne sont pas sots...

—Tu exagères !...

—Maman, je vous assure que non.

—Tous tes danseurs ne se ressemblent pas, et tu as dû en remarquer au moins un ou deux qui te déplaisent moins que les autres...

En entendant cette question Ludovic Bressolles, qui lisait son journal, leva la tête et regarda Marie.

La jeune fille avait les yeux fixés sur lui et rougissait un peu.

Il cligna les paupières d'une façon presque imperceptible pour lui recommander d'être discrète.

Valentine reprit au bout d'une seconde :

—Eh bien ! tu ne réponds rien ?...

Marie resta muette.

—Ton silence me prouve que je ne me suis pas trompée... poursuivit Mme Bressolles. Je suis convaincue que tu as déjà fait ton choix...

La femme de Ludovic savait fort bien, par M. de Gibray lui-même, qu'Albert aimait Marie.

Elle avait vu Marie sourire à Albert de la façon la plus expressive, et elle ne doutait point que la tendresse du jeune homme ne fut payée de retour, mais elle voulait avoir à cet égard une certitude absolue.

Cet amour ne pouvait avoir pour elle que des conséquences funestes, le juge d'instruction ne devant reculer devant rien pour empêcher un mariage entre son fils et la fille de sa belle-sœur.

Donc il importait de l'étouffer avant qu'il eût grandi.

Valentine avait conçu d'ailleurs un projet bien digne d'elle, par conséquent odieux, qui devait, d'après ses calculs, assurer son repos.

Marie s'était remise bien vite du premier trouble causé par les interrogations de sa mère.

Elle répondit :

—Je vous assure, maman, que vous vous trompez... Certes, parmi ces jeunes gens, il y en a de fort aimables, mais je les ai si peu remarqués que ni un nom, ni un visage, ne sont restés gravés dans ma mémoire.

—Tu exagères... à moins que tu ne sois vraiment trop difficile... Le vicomte d'Arfeuilles est charmant.

Marie, tout à fait sur ses gardes, devinait où sa mère voulait en venir.

Elle répliqua :

—Sans doute, mais il paraît trop content de lui-même...

—Le petit baron de Landilly...

—Ce n'est pas une femme qui lui faudrait, c'est une garde-malade, quoiqu'il parle sans cesse de sa riche santé...

—M. Albert de Gibray...

En prononçant ce nom, Valentine rivait ses yeux sur les yeux de Marie.

La jeune fille ne broncha pas.

—Il est fort bien, dit-elle, mais...

—Mais, quoi ?

—Je le crois d'une nature un peu sérieuse...

—Pour un mari ce n'est point un défaut... D'ailleurs il ne saurait être autrement, étant fils de magistrat et devant être magistrat lui-même...

—Vous avez raison, j'en suis convaincue, seulement je ne pense pas au mariage...

M. Bressolles s'était remis à lire son journal, ou du moins à faire semblant de le lire, et riait sous cape en entendant Marie répondre avec adresse et ne point trahir son secret.

Valentine reprit, en démasquant tout à coup ses batteries.

—Tu ne penses point au mariage ! C'est un grand tort... A ton âge, il faut y penser... Que dirais-tu si j'avais fait pour toi ce choix que tu ne sais pas faire ?

—Vous, maman ! s'écria Marie avec autant de surprise que d'effroi.

—Oui, moi...

M. de Bressolles releva vivement la tête.

—De qui voulez-vous donc parler ? demanda la jeune fille.

—Tu devrais le deviner, ce me semble... Je veux parler d'un garçon charmant, distingué, plein d'esprit, qui se fera certainement une belle position dans les lettres, qui nous témoigne les plus grands égards et se trouve heureux auprès de nous, puisqu'il vient nous voir presque chaque jour...

—Mais c'est M. Maurice Vasseur !—s'écria Marie.

—Sans doute... Que penses-tu de lui ?

—Je l'écoute causer avec grand plaisir... Il m'amuse...

—C'est-à-dire qu'il te plaît...

—Il ne me déplaît pas...

—Donc tu deviendrais volontiers sa femme ?

Marie allait répondre par une violente dénégation. Ludovic Bressolles ne lui en laissa pas le temps.

—M. Maurice Vasseur s'est-il ouvert à vous ? demanda-t-il à Valentine en fronçant le sourcil. Vous a-t-il demandé la main de ma fille, ou venez-vous de dire des paroles en l'air ?

—M. Vasseur ne m'a fait aucune demande officielle. C'est à vous qu'il se serait adressé d'abord. Mais je ne crois pas m'avancer trop en affirmant que j'ai lu dans son cœur et que, s'il vient souvent ici, c'est surtout pour Marie.

La pauvre enfant frissonna de la tête aux pieds.

Son père s'empressa de la rassurer.

—Fort bien... dit-il. Laissons à Maurice le soin de s'expliquer lui-même, s'il juge à propos de le faire, et surtout laissons Marie maîtresse absolue de son cœur... Quand l'heure sera venue de choisir, je veux qu'elle choisisse en toute liberté...

—Je le veux aussi, appuya Valentine, qui ne pouvait sans une insigne maladresse contredire son mari, mais enfin on peut tout prévoir... M. Maurice vous serait-il agréable comme gendre ?

—Je n'en sais absolument rien... Pour pouvoir vous répondre il faudrait mieux connaître le jeune homme en question... Il faudrait l'étudier...

—Allons, pensa Valentine, il ne se révolte pas... Maurice aurait des chances... C'est une idée à approfondir...

Le temps avait passé.

Il était dix heures du soir.

Nos trois personnages regagnèrent leurs chambres respectives.

Valentine, convaincue qu'elle venait de poser un solide jalon, était radieuse.

Marie, certaine d'être soutenue par son père, ne s'inquiétait pas, outre mesure, des projets de sa mère.

L'ex-architecte pensait :

—Est-il possible que Mme Bressolles songe sérieu-

sement à me donner pour gendre ce Maurice Vasseur ? Il m'a déplu dès le premier moment, ce prétendu journaliste qui vient je ne sais d'où et qui ne tient à rien ni à personne. A quels étranges motifs obéit Valentine ? Je le saurai...

Le lendemain était le jour de la fête.

Dès le matin, les tapissiers arrivèrent pour mettre la dernière main aux tentures ; les jardiniers pour placer les arbustes et les plantes de serre.

Maurice vint de très bonne heure afin de surveiller, en compagnie de l'ex-architecte, les divers arrangements conseillés par lui.

M. Bressolles, tout en n'éprouvant aucune sympathie pour le jeune homme, rendait pleine justice à son bon goût.

Le fils d'Aimée Joubert n'avait négligé aucune partie de l'hôtel.

Le salon de verdure, semblait avoir été pour lui l'objet d'une étude particulière, ainsi que la petite serre métamorphosée en cabinet de toilette la nuit de la réception, et à laquelle on pouvait arriver depuis la cour par un escalier dérobé et par un couloir sans traverser les appartements.

Il avait fait placer dans ces deux pièces des caisses de fleurs dont une mousse épaisse cachait le terrain.

M. Bressolles suivait Maurice avec complaisance et, enchanté de son entrain, de son esprit joyeux, arrivait peu à peu à le trouver charmant.

—Avec ce garçon, se disait-il, impossible de s'en nuier.

Il fut au moment de le questionner à propos des paroles prononcées la veille à son sujet par Mme Bressolles, mais la réflexion l'arrêta, heureusement pour Maurice qui, n'étant point au fait, aurait été fort embarrassé et n'aurait su littéralement que répondre.

L'ex-architecte voulut par politesse, retenir le jeune homme à déjeuner.

Maurice prétextait des travaux pressés et quitta la rue de Verneuil sans avoir vu Valentine et Marie.

A neuf heures du soir on alluma les bougies des lustres, des appliques, des candélabres, et bientôt les premiers invités firent leur entrée dans les salons étincelants transformés en une suite de jardins d'hiver.

Mme Bressolles resplendissait de beauté dans une toilette savante.

Marie, très élégamment mais très simplement vêtue, était triste et rêveuse.

L'idée qu'au milieu de tout ce monde elle ne verrait pas Paul de Gibray mettait des larmes dans ses yeux.

La mère l'éclipasait d'une façon complète.

Elle ne l'ignorait point et ne s'en plaignait pas.

LI

A mesure que les salons se remplissaient, on entendait un murmure louangeur coupé par des exclamations élogieuses.

On admirait la grâce de la maîtresse de la maison et le goût exquis d'une décoration neuve et originale.

Ludovic Bressolles ne se l'avouait pas à lui-même, mais au fond il était flatté, sinon du triomphe de sa femme au moins du succès de ses salons, et il avait gré à Maurice d'avoir contribué pour une grande part à ce succès.

Tout à tour arrivaient des invités connus de nos lecteurs, Guy d'Arfeuilles, Pascal de Landilly, puis Gabriel Servet.

Ce dernier, après avoir salué l'ex-architecte et sa femme, cherchait des yeux Marie qui, au centre d'un groupe de jeunes filles, et toujours rêveuse, écoutait d'une oreille distraite les propos mondains sans intérêt pour elle.

Cependant, levant les yeux par hasard, elle aperçut le peintre, vint à lui, lui tendit la main en souriant puis, prenant son bras, demanda :

—Avez-vous des nouvelles de votre élève, M. de Gibray ?

—Oui.